

## CHAPITRE I

---

# **Avant les slogans : un pays formé par l'absorption**

Avant les drapeaux rouges, les slogans, les portraits officiels et les récits de victoire, il y a une histoire plus ancienne, plus lente, moins commode. Le Vietnam ne commence pas avec la révolution, ni avec la guerre contre les États-Unis, ni même avec la colonisation française. Le réduire à ces séquences, c'est déjà accepter le piège des grands récits : celui qui transforme un pays en symbole, puis en décor politique. Le Vietnam est plus vieux que ses affiches. Il est fait de strates, d'absorptions, de résistances, de compromis, de blessures reprises à son compte jusqu'à devenir presque méconnaissables.

Il faut partir de là : ce pays ne s'est pas construit dans la pureté. Il n'a jamais été une essence intacte, un bloc culturel miraculeusement préservé, un peuple traversant les siècles comme une statue dans une vitrine. Le Vietnam s'est formé au contact des puissances qui voulaient l'administrer, le modeler, l'absorber ou l'utiliser. Il a reçu des langues, des institutions, des religions, des hiérarchies, des méthodes de gouvernement, des formes de guerre, des manières de classer les vivants. Mais recevoir n'est pas disparaître. Absorber n'est pas se soumettre. Copier peut être une technique de survie. Adapter peut être une manière de résister.

C'est l'une des clés du Vietnam : la résistance n'y prend pas toujours la forme noble et confortable que les étrangers aiment imaginer. Elle ne se limite pas au combat frontal, au héros debout, au refus spectaculaire. Elle passe aussi par la ruse, l'attente, la traduction, le détour, l'emprunt, l'obéissance apparente. Le pays a souvent résisté en intégrant ce qui menaçait de l'effacer. Il a appris à parler la langue du pouvoir sans toujours lui abandonner son âme. C'est moins romantique qu'une fresque patriotique. C'est plus efficace.

Cette histoire longue explique beaucoup du Vietnam contemporain. La verticalité politique ne surgit pas de nulle part. Le poids de la famille, la prudence dans la parole, l'importance du rang, la peur de perdre la face, l'art de dire sans dire, la capacité à composer avec des forces plus grandes que soi ne sont pas de simples traits folkloriques. Ce sont des héritages, des outils, parfois des prisons. Une société qui a longtemps vécu sous pression n'en sort pas indemne. Elle développe des réflexes. Certains protègent. D'autres enferment. Souvent, les mêmes font les deux.

## **L'empreinte chinoise sans disparition vietnamienne**

La Chine est l'ombre longue de l'histoire vietnamienne. Pas seulement un voisin puissant, pas seulement une menace périodique, pas seulement un modèle repoussé par fierté nationale. Elle est une présence structurante, ancienne, profonde, à la fois admirée, combattue, imitée et redoutée. Pendant des siècles, les dynamiques politiques, administratives et culturelles venues du monde chinois ont pesé sur le territoire vietnamien. Elles ont laissé des formes de gouvernement, des codes sociaux, des références lettrées, des cadres moraux. Elles ont aussi nourri une obsession durable : rester soi sans être avalé.

Ce rapport n'a rien d'une simple opposition. Le récit national aime parfois présenter le Vietnam comme une petite nation héroïque résistant au géant du Nord. L'image est utile, surtout

quand il faut fabriquer de l'unité. Mais elle est insuffisante. Le Vietnam n'a pas seulement résisté à l'influence chinoise. Il l'a étudiée, reprise, détournée, intégrée. Il a puisé dans ses modèles administratifs, dans ses traditions lettrées, dans ses visions hiérarchiques du monde. Il a appris auprès de ce qu'il refusait de devenir. Voilà l'inconfort : l'adversaire historique a aussi été une école.

Cette absorption ne signifie pas disparition. Le Vietnam a conservé, réinventé et défendu une identité propre en manipulant les outils de l'autre. Il n'a pas simplement rejeté les formes importées ; il les a vietnamisées. Il a repris des cadres, mais pas toujours leur finalité. Il a intégré des symboles, mais les a insérés dans un autre récit. Il a accepté des influences, mais les a remplacées dans une mémoire de résistance. Cette tension entre imitation et refus, proximité et défiance, demeure l'un des fils les plus puissants de son histoire.

Il faut comprendre ce point pour éviter deux erreurs symétriques. La première serait de voir le Vietnam comme une simple extension culturelle de la Chine. C'est faux, et politiquement chargé. La seconde serait de prétendre que l'identité vietnamienne se serait construite dans une pure opposition au monde chinois. C'est plus flatteur, mais tout aussi faux. Le Vietnam s'est constitué dans l'écart. Il a pris sans se fondre. Il a refusé sans rompre entièrement. Il a vécu dans une frontière permanente, non seulement géographique, mais mentale.

Cette frontière explique la sensibilité vietnamienne à la souveraineté. Elle n'est pas un slogan abstrait. Elle vient d'une longue mémoire de voisinage dangereux. Le pouvoir vietnamien contemporain sait mobiliser cette mémoire quand il parle d'indépendance nationale, de stabilité, d'unité, de menace extérieure. La Chine reste un point de fixation parce qu'elle occupe à la fois le passé, la géographie, l'économie et l'imaginaire stratégique. Elle est partout sans être toujours nommée. Dans les cartes, les ports, les différends maritimes, les chaînes industrielles, les conversations prudentes. Même quand le Vietnam regarde ailleurs, il garde un œil sur le Nord.

Mais ce rapport ancien n'a pas seulement formé la diplomatie ou l'État. Il a aussi touché les comportements. Dans les sociétés marquées par les héritages confucéens, l'ordre n'est pas uniquement politique. Il traverse la famille, l'école, le rapport aux aînés, la place de chacun, la manière de parler, de se taire, de contester sans paraître rompre. Il serait paresseux d'en faire une explication totale. Tous les silences vietnamiens ne viennent pas de Confucius, heureusement pour lui : il a déjà assez de dossiers sur le dos. Mais il serait tout aussi naïf d'ignorer la profondeur de ces cadres.

Le Vietnam moderne n'est donc pas simplement un pays socialiste ouvert au marché. Il est aussi l'héritier d'une longue culture du rang, de la loyauté, du contrôle de soi, du respect des formes et de la hiérarchie. Le Parti communiste vietnamien n'a pas inventé cette architecture mentale. Il l'a trouvée, utilisée, adaptée. Le pouvoir contemporain s'appuie sur des institutions modernes, mais aussi sur des réflexes plus anciens : l'idée que l'ordre vaut mieux que le chaos, que la parole doit être pesée, que la contestation ouverte peut détruire la face commune, que la stabilité sociale prime souvent sur l'expression individuelle.

C'est là que l'histoire longue rejoint le présent. Les régimes politiques changent, les slogans changent, les alliances changent. Les habitudes de verticalité, elles, survivent mieux que les constitutions. Elles passent par les gestes, les familles, les classes, les bureaux, les cérémonies, les silences partagés. Elles deviennent presque invisibles parce qu'elles ne ressemblent plus à une domination étrangère. Elles ressemblent à « la manière normale de faire ». Rien n'est plus solide qu'un pouvoir qui finit par se présenter comme une coutume.

## **Confucianisme, hiérarchie et discipline sociale**

Le confucianisme n'est pas un décor de temple, ni une petite étiquette culturelle à coller sur l'Asie pour éviter de réfléchir. Au Vietnam, son héritage ne se résume pas à quelques maximes sur le respect des anciens ou l'harmonie familiale. Il a contribué à structurer une vision du monde dans laquelle la société se pense comme un ensemble de positions, de devoirs, de relations hiérarchisées. Chacun existe par rapport à d'autres : parents, enfants, maîtres, élèves, supérieurs, subordonnés, anciens, cadets, vivants, morts. L'individu n'est jamais seul au centre de la scène. Il arrive déjà entouré d'obligations.

Ce cadre a longtemps donné de la cohésion. Il a permis de maintenir des lignées, des familles, des formes d'éducation, des loyautés locales, une continuité dans les périodes de domination et de crise. Il a fourni une grammaire sociale dans un pays souvent menacé par la guerre, l'occupation, les divisions et les ruptures politiques. Quand tout vacille, la famille, le rang, le devoir et l'honneur peuvent devenir des appuis. Le problème, comme toujours avec les appuis trop solides, c'est qu'ils peuvent aussi devenir des murs.

La hiérarchie ne se présente pas nécessairement comme violence. Elle se présente comme évidence. On ne contredit pas brutalement un aîné. On évite d'humilier quelqu'un en public. On protège la face familiale. On apprend à ne pas tout dire, à ne pas exposer le conflit, à ne pas transformer chaque désaccord en affrontement ouvert. Ce n'est pas forcément de la soumission.

Cela peut être une forme de politesse, de prudence, d'intelligence sociale. Mais cette intelligence a un coût : elle peut rendre la contradiction difficile, la plainte honteuse, la dissidence socialement suspecte.

Le pouvoir politique sait très bien prospérer dans ce genre de terrain. Une société habituée à valoriser l'ordre, la retenue, la réputation et le respect des positions offre des ressources précieuses à un État qui veut limiter le conflit visible. Il n'a pas toujours besoin de réprimer massivement. Il peut compter sur l'autocensure, sur la peur de nuire à sa famille, sur le souci de ne pas perdre la face, sur l'angoisse de devenir celui qui « fait des histoires ». L'autorité n'est pas seulement imposée depuis le sommet. Elle est relayée par une multitude de petits calculs sociaux.

Cela ne signifie pas que les Vietnamiens seraient naturellement obéissants. Cette formule serait aussi grossière qu'utile aux paresseux. Aucune population n'est « naturellement » faite pour accepter l'autorité. Les peuples apprennent sous contraintes, dans des histoires précises,

avec des risques concrets. Ce que l'on appelle parfois docilité est souvent une stratégie de protection. Ce que l'on nomme harmonie peut cacher des rapports de force. Ce que l'on présente comme respect peut devenir une discipline. Le problème n'est pas la culture en soi. Le problème commence quand le pouvoir transforme des codes sociaux en instruments de verrouillage.

La famille joue ici un rôle majeur. Elle n'est pas seulement une cellule intime. Elle est un lieu de transmission, de pression, de solidarité, de contrôle. Elle protège l'individu contre la brutalité du monde, mais elle peut aussi le rappeler à l'ordre quand il s'écarte. Elle finance les études, organise les obligations, porte les dettes symboliques, surveille les choix amoureux, les ambitions, les départs, les silences. Dans un pays où les institutions ne garantissent pas toujours une confiance solide, la famille devient un filet. Mais un filet peut retenir une chute. Il peut aussi empêcher de sortir.

Cette logique familiale se prolonge dans l'école. L'éducation vietnamienne valorise l'effort, la discipline, la réussite, le respect des enseignants, la compétition. Ces éléments ont contribué à l'ascension sociale de nombreuses familles et à l'énergie du pays. Ils ne doivent pas être méprisés. Mais ils participent aussi à une culture de la performance et de la conformité. On apprend à réussir dans le cadre donné. À maîtriser les règles. À comprendre ce qu'il faut dire pour passer. À ne pas confondre intelligence et liberté. Le bon élève n'est pas toujours celui qui pense autrement. Souvent, c'est celui qui sait quand ne pas le montrer.

La « face » devient alors une notion politique. Perdre la face ne concerne pas seulement l'individu. Cela peut toucher une famille, un groupe, une institution, un État. Dans un système où l'image compte autant que le débat, la vérité peut devenir secondaire face à la préservation de l'ordre apparent. On ne nie pas forcément les problèmes ; on les déplace, on les amortit, on les traite hors champ. Le scandale n'est pas seulement ce qui arrive. C'est ce qui devient visible.

Voilà pourquoi certains systèmes préfèrent moins résoudre que contenir. Contenir évite le désordre. Résoudre demanderait parfois de reconnaître publiquement la faille.

Cette discipline sociale ne produit pas seulement de la peur. Elle produit aussi une grande capacité d'adaptation. Le Vietnam a souvent survécu parce que sa société savait encaisser, contourner, se réorganiser, travailler dans les interstices, ajuster ses comportements sans attendre que les grandes structures deviennent justes. C'est une force réelle. Elle explique en partie la vitesse des reconstructions, l'énergie économique, la mobilité sociale, la résistance des familles, la souplesse des individus face aux chocs. Mais une force née de la contrainte garde la mémoire de la contrainte. Elle peut devenir admirable vue de loin et épuisante vécue de l'intérieur.

C'est ce double visage qu'il faut garder en tête. Le Vietnam ne peut pas être compris par la seule idée d'autoritarisme politique. Il faut aussi lire la manière dont la société a intégré des arts de la prudence. Les régimes passent. Les arts de la prudence restent. Ils deviennent des compétences quotidiennes : parler à demi-mot, comprendre les allusions, éviter les sujets dangereux, préserver les apparences, négocier sans annoncer la négociation, accepter une règle en public et

l'arranger en privé. Ce n'est pas une hypocrisie nationale. C'est une grammaire de survie. Mais toute grammaire finit par former la pensée.

## **Résister sans être pur**

Les nations aiment se raconter comme des lignes droites. Le Vietnam n'échappe pas à cette tentation. Dans les récits officiels, le pays avance souvent comme un peuple uni, résistant aux envahisseurs, fidèle à sa souveraineté, traversant les dominations sans perdre son âme. Ce récit contient une part de vérité. Il existe bien une continuité vietnamienne, une mémoire de lutte, un refus tenace de disparaître sous la pression des empires. Mais les récits trop propres ont toujours une odeur suspecte. L'histoire réelle n'est pas une ligne droite. C'est un tissu de compromis, de rivalités, de fractures et d'emprunts.

Résister ne signifie pas rester pur. Le Vietnam a survécu parce qu'il a changé. Il a pris des formes venues d'ailleurs, les a pliées, contredites, retournées. Il a adopté des cadres chinois sans devenir chinois. Il utilisera plus tard des outils français sans devenir français. Il reprendra des concepts marxistes-léninistes sans faire disparaître les hiérarchies anciennes, les réseaux familiaux, les logiques clientélistes et les intérêts de pouvoir. Chaque couche nouvelle s'ajoute aux précédentes sans les effacer entièrement. Le résultat n'est pas une synthèse harmonieuse. C'est une accumulation vivante, parfois instable, souvent efficace.

Cette absence de pureté est l'une des grandes forces du pays. Un peuple obsédé par la pureté se casse facilement. Il refuse de s'adapter, donc il se rigidifie. Le Vietnam, lui, a développé une intelligence de l'impur. Il a compris qu'une identité peut se défendre en empruntant, qu'une souveraineté peut se maintenir en négociant, qu'une culture peut survivre en changeant de forme. Il n'y a rien de faible là-dedans. C'est une stratégie de longue durée. Les États qui veulent rester impeccables finissent souvent dans les musées ou les cimetières. Ceux qui veulent durer apprennent à se salir les mains.

Mais cette plasticité a aussi un prix. À force d'absorber, il devient difficile de savoir ce qui relève de la continuité, de la contrainte ou de l'opportunisme. Le Vietnam contemporain porte en lui des héritages multiples qui ne s'accordent pas toujours : verticalité confucéenne, administration coloniale, révolution communiste, économie de marché, nationalisme souverainiste, dépendance aux chaînes mondiales, ambition urbaine, mémoire de guerre, désir de consommation. Ces couches ne dorment pas paisiblement les unes sur les autres. Elles se frottent. Elles produisent des tensions. Elles obligent les individus à naviguer entre plusieurs registres de vérité.

On peut voir cette navigation dans la manière dont le pays parle de lui-même. Officiellement, l'unité est centrale. Le peuple, la nation, le Parti, l'indépendance, la stabilité : tout semble devoir converger vers une même image. Mais sous cette image, les expériences divergent. Le Nord et le Sud ne portent pas les mêmes mémoires. Les villes et les campagnes ne vivent pas les mêmes vies. Les minorités ethniques ne se reconnaissent pas toujours dans le récit majoritaire. Les jeunes connectés au monde ne pensent pas forcément dans les catégories de leurs parents. La dia-

spora conserve des blessures que l'État préfère tenir à distance. L'unité proclamée existe, mais elle ne suffit pas à épuiser le réel.

C'est pourquoi le Vietnam demande une lecture patiente. Il n'offre pas un système d'oppositions simples. Tradition contre modernité ? Trop facile. Communisme contre capitalisme ? Trop pauvre. Chine contre Occident ? Trop plat. Peuple contre État ? Trop confortable. Le pays fonctionne justement parce qu'il brouille ces catégories. Il peut célébrer la révolution tout en cherchant les investissements étrangers. Il peut dénoncer l'impérialisme tout en commerçant avec les anciens ennemis. Il peut invoquer l'égalité tout en laissant prospérer les réseaux. Il peut défendre la souveraineté tout en dépendant de marchés et de chaînes industrielles mondialisées. L'incohérence apparente devient méthode.

Cette méthode n'est pas propre au Vietnam, mais le Vietnam l'a portée à un haut degré d'efficacité. Le pouvoir vietnamien, comme la société vietnamienne, sait composer. Composer ne veut pas dire être libre. Cela veut dire avancer dans des cadres serrés en exploitant les marges disponibles. C'est une forme d'intelligence politique et sociale. Elle peut produire de la stabilité. Elle peut aussi produire une fatigue profonde, parce qu'elle oblige chacun à calculer sans cesse : ce qui peut être dit, ce qui doit être tu, ce qui peut être montré, ce qui doit rester privé, ce qui relève de la conviction, ce qui relève du rôle.

L'identité vietnamienne s'est donc construite moins comme une forteresse que comme un art de la transformation. La forteresse attire les sièges. La transformation permet de durer. Mais durer ne signifie pas être intact. Le Vietnam a gardé quelque chose de lui-même en acceptant de devenir autre chose à chaque époque. Ce paradoxe traverse tout le pays. Il permet de comprendre sa force, mais aussi ses zones d'ombre. Quand l'adaptation devient une vertu nationale, il devient parfois difficile de distinguer la souplesse de la résignation, la prudence de l'autocensure, la survie du consentement.

C'est sur cette base qu'il faut lire la suite. La colonisation française ne viendra pas simplement écraser un pays homogène. Elle entrera dans un espace déjà habitué aux dominations, aux emprunts, aux hiérarchies, aux ruses. Les guerres du XXe siècle ne viendront pas seulement libérer ou diviser un peuple. Elles réorganiseront des couches plus anciennes de loyauté, de mémoire, de pouvoir. Le Parti communiste vietnamien ne bâtira pas son contrôle sur un terrain vide. Il héritera d'une société déjà formée par le rang, la famille, le silence, l'adaptation et la souveraineté blessée.

Avant les slogans, il y avait donc une matrice. Pas une destinée. Une matrice. Le Vietnam contemporain n'est pas condamné par son histoire, mais il en porte les structures. Il n'est pas prisonnier d'une essence culturelle, mais traversé par des habitudes longues, des réflexes collectifs, des mémoires politiques. Comprendre cela évite de tomber dans le piège des explications faciles. Le Vietnam n'est pas obéissant parce qu'il serait « asiatique ». Il n'est pas verrouillé parce qu'il serait « communiste ». Il n'est pas résilient parce qu'il serait « authentique ». Il est le produit

d'une histoire où survivre a souvent voulu dire absorber, contourner, se taire parfois, parler autrement, et ne jamais confondre la surface avec la capitulation.

Le chapitre suivant entre dans une autre couche de cette formation : la colonisation française. Elle ne viendra pas seulement imposer des soldats, des routes, des écoles et des lois. Elle apportera aussi un récit de supériorité, une administration, une économie d'extraction, une élite coupée en deux, et une modernité suffisamment violente pour laisser des traces longtemps après le départ des drapeaux.